

Recherches husserliennes, vol. 7 ; pp. 3-15, 1997.

© 1997 Centre de recherches phénoménologiques (Facultés universitaires Saint-Louis).

RYLE ET LA PHENOMENOLOGIE

par Bruno Leclercq

Aspirant F.N.R.S. (Université de Liège)

Introduction

Au centre des préoccupations d'un nombre croissant de philosophes, les rapports entre traditions «anglo-saxonne» et «continentale» sont le plus souvent présentés sous les traits d'une opposition ancestrale. Or, si du 17^e au 19^e siècle on peut certes observer des différences de sensibilité entre les auteurs anglais, plus empiristes et pragmatistes, et les auteurs français ou allemands, d'avantage rationalistes, les échanges d'idées furent si nombreux d'un côté à l'autre de la Manche — qu'on pense seulement à l'influence déterminante qu'eut Descartes sur Locke et Berkeley ou à celle qu'en retour Hume exerça sur Kant — qu'on peut sans trop de peine les regrouper dans une seule histoire de la philosophie.

De scission véritable entre deux «camps» incapables, voire même non désireux, de se comprendre, et ne jetant sur les accomplissements de l'autre qu'un oeil d'avance désapprobateur et souvent méprisant, il n'y en eut vraiment qu'entre la philosophie analytique et la phénoménologie, deux écoles de pensée dont les sphères d'influence sont d'ailleurs loin de se prêter à une distinction «insulaire-continentale». Et encore ces écoles furent-

elles à leurs tout débuts capables d'un dialogue fructueux, comme le montre le profit que tira Husserl de la critique de sa *Philosophie de l'arithmétique* par Frege, l'un des fondateurs de la philosophie analytique¹. Si les deux courants se sont séparés, c'est donc dans la première moitié du 20^e siècle puisque, avec Carnap et Heidegger, le divorce semble déjà consommé.

A cet égard, les trois textes de Gilbert Ryle qui suivent sont particulièrement instructifs en ce qu'ils sont justement consacrés à la phénoménologie. Ryle, à n'en pas douter, est un des grands représentants de la philosophie analytique. Etudiant à Oxford, il a subi, selon ses propres dires², les deux influences majeures qui sont à la base de celle-ci : le positivisme logique, développé par Frege et Russell, et la philosophie du langage que représentaient alors G.E. Moore — à qui Ryle succédera comme éditeur de la revue *Mind* — et Ludwig Wittgenstein. Jeune chercheur dans les années 1920, Ryle fut confronté au défi majeur qui se posait, selon lui, aux philosophes de son époque : «énoncer sans équivoque quelle sorte de recherche la philosophie était et quels étaient les canons de sa méthode, si elle en avait une propre»³. Il n'est pas étonnant

¹ Lors des quatrièmes «Rencontres de Royaumont», Ryle affirmera même devant un public mixte que la phénoménologie et la philosophie analytique sont toutes deux issues d'une même réflexion : «Au début de ce siècle, Husserl subissait en grande partie les mêmes pressions intellectuelles que Meinong, Frege, Bradley, Peirce, G.E. Moore et Bertrand Russell. Tous pareillement se révoltaient contre la psychologie des idées de Hume et de Mill ; tous pareillement exigeaient que la logique s'affranchît de la psychologie ; tous pareillement trouvèrent dans la notion de signification le moyen d'échapper aux théories subjectivistes de la pensée ; presque tous soutenaient une théorie platonicienne des significations, c'est-à-dire des concepts et des propositions ; tous pareillement traçaient une ligne de démarcation entre philosophie et sciences de la nature en assignant les recherches de fait aux sciences de la nature et les recherches conceptuelles à la philosophie ; et presque tous parlaient comme si ces recherches conceptuelles de la philosophie aboutissaient à quelque super-observation de super-objets, comme si ces recherches conceptuelles relevaient, après tout, d'un type d'observation supérieur ; tous, cependant, dans la pratique de leur recherche, s'écartaient nécessairement du type platonicien de super-observation qu'exigeait leur épistémologie» (*La phénoménologie contre «The Concept of Mind»*, in *La philosophie analytique*, Paris, Editions de Minuit, Cahiers de Royaumont, 1962, p. 66). C'est d'ailleurs à souligner cette opposition à Mill commune à de nombreux «penseurs remarquables», «ici» et «de l'autre côté de la Manche», qu'Husserl entame, on le sait, ses *Recherches logiques*.

² «Introduction» de *The revolution in philosophy*, A.J. Ayer (ed.), London, McMillan, 1956, pp. 4 et 5.

³ *Ibid.*, p. 4

dans cette perspective que Ryle soit alors «allé voir ailleurs» et se soit intéressé à un groupe de penseurs peu connu de ses compatriotes, mais possédant une conception assez précise de ce que doivent être l'objet et les méthodes de la philosophie.

Au moment où Ryle publie son tout premier texte, un compte-rendu des *Questions essentielles*⁴, thèse d'habilitation de Roman Ingarden parue dans le *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung* de Husserl, l'étrangèreté de cette école dans le monde anglo-saxon n'est pas encore très marquée — Husserl vient d'ailleurs d'être invité par les éditeurs de l'*Encyclopaedia britannica* à rédiger l'entrée *phénoménologie* de sa quatorzième édition — et Ryle parvient sans beaucoup de difficultés à relier les réflexions d'Ingarden à des problématiques philosophiques plus familières aux lecteurs de la revue *Mind*. Le contexte est un peu différent lorsque, cinq ans plus tard, l'article de Ryle sur la *Phénoménologie* paraît dans les *Proceedings of the Aristotelian Society*⁵. Entretemps sont apparus pas mal d'éléments nouveaux propres à différencier les deux courants : d'une part, les *Ideen I* ont enfin été traduites, ce qui permet une meilleure connaissance des thèses phénoménologiques par le public anglophone ; d'autre part, Rudolf Carnap, Hans Hahn et Otto Neurath ont publié leur *Wissenschaftliche Weltauffassung : der Wiener Kreis*⁶, véritable manifeste de l'empirisme logique ; en outre, Ryle lui-même a choisi sa manière de philosopher, une analyse du langage dont il a présenté les principes dans un article de 1932 intitulé *Systematically misleading expressions*⁷ ; enfin, entre le compte-rendu de 1927 et l'article de 1932, Ryle a lu et commenté

⁴ *Review of Roman Ingarden, «Essentielle Fragen»*, in *Mind*, vol. 36, 1927, pp. 366-370 ; traduit dans ce numéro aux pages 17 à 24. [La pagination citée dans les notes ci-dessous est celle de la traduction française].

⁵ *Phenomenology*, in *Proceedings of the Aristotelian Society*, supp. vol. 11, 1932, pp. 68-83 ; traduit dans ce numéro aux pages 45 à 59. [La pagination citée dans les notes ci-dessous est celle de la traduction française].

⁶ *Conception scientifique du monde : le Cercle de Vienne*, in *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, Soulez A. (ed.), Paris, Presses Universitaires de France, 1985.

⁷ *Systematically misleading expressions*, in *Proceedings of the Aristotelian Society*, supp. vol. 9, pp. 80-96 : «Les philosophes, dit-il, peuvent et doivent découvrir et énoncer ce que les expressions de tel ou tel type veulent vraiment dire».

*Sein und Zeit*⁸, ouvrage déroutant qui lui propose une image inquiétante de la phénoménologie.

Néanmoins, les trois articles témoignent d'un intérêt réel de Ryle pour son sujet, ainsi que de son application à rendre compte le plus fidèlement possible des travaux de Husserl et de ses disciples. Ses exposés des doctrines montrent sa bonne connaissance et — à quelques exceptions près, sur lesquelles nous reviendrons — sa bonne compréhension de celles-ci, au point même qu'ils pourraient peut-être aujourd'hui encore leur servir d'introduction. Par ailleurs, Ryle, «beau joueur», sépare constamment ses propres commentaires de sa présentation.

C'est donc dans un climat favorable d'ouverture d'esprit et loin des préjugés stériles que ces textes nous donnent à juger de certains des points de divergence — ou plutôt d'«achoppement» — entre les deux doctrines. Tout se passe en effet comme si, après avoir reconstitué pas à pas les raisonnements des phénoménologues, Ryle butait sur certains obstacles qui l'empêchent de tirer les mêmes conclusions qu'eux. Ainsi, bien qu'il reparte du Cogito cartésien, Ryle refuse d'admettre que la conscience immanente des *cogitationes* soit la seule évidence immédiate. Bien qu'il reproduise la théorie Brentanienne de l'intentionnalité, il nie qu'«avoir une idée» (*Vorstellen*) ou «être conscient de» soient des attitudes plus fondamentales que «connaître» — et donc que la phénoménologie qui étudie a priori ces attitudes soit plus fondamentale que les sciences —, ou encore qu'analyser les actes intentionnels soit une manière adéquate d'étudier les objets intentionnels qu'ils ont pour corrélats. Reprenons donc en détail la lecture de Ryle sur ces différents points.

Perception interne et perception externe

Dans le *Compte-rendu de «Sein und Zeit»*, Ryle expose avec beaucoup de clarté, et semble-t-il de conviction, les conséquences qu'à la suite de Brentano les phénoménologues tirent du «Cogito ergo sum» de Descartes. Il indique les raisons qui leur font affirmer qu'«alors que nos jugements sur la

⁸ *Review of Martin Heidegger, «Sein und Zeit»*, in *Mind*, vol. 38, 1929, pp. 355-370 ; traduit dans ce numéro aux pages 24 à 45. [La pagination citée dans les notes ci-dessous est celle de la traduction française].

réalité externe sont contingents et problématiques [...], nos jugements sur ce qui est immanent dans la conscience de celui qui juge se ratifient eux-mêmes»⁹. Et dans l'article *Phénoménologie*, il présente en faveur de cette thèse l'argument probant suivant : «Le pôle-sujet est [...] quelque chose dont la réalité est philosophiquement incontestable, tandis que les objets vers lesquels il peut de temps en temps être dirigé peuvent n'avoir aucune réalité que celle dont ils sont dotés en étant ce que le soi, disons, rêve ou attend ou croit»¹⁰, argument qu'il développe d'ailleurs encore deux paragraphes plus loin.

Or, bien qu'il rapporte tous ces développements, Ryle n'affirme pas moins à plusieurs reprises que cette doctrine de l'évidence de la «conscience interne» ou «immanente» est *dénuée de fondements*. Ainsi, dans le *Compte-rendu de «Sein und Zeit»*. «L'affirmation selon laquelle cela [mes propres expériences et le "Je" qui les a] est tout ce que je peux connaître ou celle selon laquelle je ne peux connaître quelque chose d'autre que si je connais d'abord mes expériences et mon "je", sont *loin d'être évidentes* ; elles me semblent en effet être *contradictoires*»¹¹. Cette affirmation, dit encore Ryle dans *Phénoménologie*, «Husserl, à la suite de Descartes, la *suppose* plus qu'il ne la soutient»¹². Et plus loin : «Je ne vois donc *aucun fondement* pour nier universellement que nous puissions avoir une connaissance par perception des choses et événements physiques»¹³.

C'est, on le voit, le statut de l'expérience sensible qui constitue donc le premier point d'achoppement. Héritier d'une longue tradition empiriste, Ryle ne peut se résoudre à mettre en doute ce qui longtemps fut considéré comme la seule source de certitudes. C'est d'ailleurs par une défense de l'empirisme que s'achève l'article «Phénoménologie». Ryle y dénonce la théorie de la «subordination de la perception externe à la perception interne» comme une nouvelle formulation du «vieux préjugé selon lequel la chose connue devrait être d'une certaine façon très proche de l'acte la

⁹ *Compte-rendu de Martin Heidegger, «Sein und Zeit», op. cit., p. 27-28.*

¹⁰ *Phénoménologie, op. cit., p. 51.*

¹¹ *Compte-rendu de Martin Heidegger, «Sein und Zeit», op. cit., p. 41. [Nous soulignons].*

¹² *Phénoménologie, op. cit., p. 52. [Nous soulignons].*

¹³ *Ibid., p. 58. [Nous soulignons].*

connaissant»¹⁴. La notion de proximité, que Ryle par ailleurs ne précise pas, n'est pas proprement phénoménologique. Ce que Husserl soutient à la suite de Brentano, c'est, comme l'indique Ryle lui-même, que dans les jugements sur ce qui est immanent dans la conscience, il y a «*identité* entre le contenu et l'objet de l'idée que nous affirmons en tant que nous jugeons»¹⁵. Ryle fait surtout remarquer que si la «perception externe» est faillible, si elle ne dit pas toujours la vérité sur son objet — les choses extérieures —, cela est vrai aussi de la perception interne. Dès lors, dit-il, il est injuste de donner à celle-ci plus de légitimité qu'à celle-là.

Que l'introspection puisse commettre des erreurs, de nombreux autres spécialistes de la «philosophie de l'esprit» l'ont aussi soutenu contre Brentano. Dans *Quining qualia*¹⁶, par exemple, Daniel C. Dennett présente, parmi de nombreux autres, le cas suivant : un «goûteur» employé par une compagnie productrice de café est un jour convaincu que le café torréfié par cette maison est moins bon que la veille ; confronté aux avis des autres goûteurs qui n'ont perçu aucun changement et à celui des chimistes qui affirment que la composition chimique est restée identique, ce premier goûteur en vient à reconsidérer ses premières impressions et à reconnaître que le goût du café n'a pas changé mais que peut-être ses goûts à lui ont changé. Un phénoménologue répondra bien sûr qu'à chaque instant cet individu était au moins certain de ses propres représentations et que, s'il peut certes en arriver à réinterpréter l'*objet* de ses croyances, il ne pourra contester, sauf oubli ou mauvaise foi, ce qu'était leur *contenu* à tel instant. A cet égard, c'est improprement que Ryle appelle «introspection»¹⁷ la conscience — tautologiquement — immédiate des contenus de conscience, que l'introspection suppose d'abord.

Toutefois, que l'objet intentionnel soit toujours analysable, c'est ce dont la phénoménologie doit rendre compte et, selon Ryle, ne fait pas. Il y a là un

¹⁴ *Ibid.*, p. 58.

¹⁵ *Compte-rendu de Martin Heidegger, «Sein und Zeit», op. cit.*, p. 28.

¹⁶ D.C. DENNETT, *Quining qualia*, in *Mind and cognition*, W. Lycan (ed.), Oxford, Basil Blackwell, 1990, pp. 519-547.

¹⁷ *Phénoménologie, op. cit.*, p. 57. A la décharge de Ryle, rappelons que Brentano lui-même qualifiait ces vécus de conscience de «phénomènes psychiques» — sur le modèle des phénomènes physiques — et appelait «perception interne» la conscience immédiate des vécus.

lieu central de contentieux — ou d'incompréhension — , comme le montrent plusieurs des autres critiques adressées par Ryle. C'est en effet à propos de la théorie des objets intentionnels que le philosophe anglais exprime le plus souvent ses réserves.

Les objets intentionnels

Ainsi, il conteste premièrement «que l'analyse de ce que sont les choses soit avancée par une analyse de nos actes de les connaître»¹⁸. «Un jumeau, dit-il un peu plus haut, est un corrélat pour un jumeau, mais des opérations sur l'un sont au plus des opérations sur le jumeau de l'autre, et non des opérations sur l'autre lui-même». La comparaison est déroutante, quoique intéressante si elle est transposée. C'est le lien gémellaire qui l'unit à son frère qui fait du jumeau un jumeau. Dès lors, contrairement à ce que Ryle affirme, analyser le lien gémellaire — opérer sur celui-ci des variations imaginaires — permet effectivement de mieux étudier ce qu'est (être) un jumeau.

Cependant, Ryle conteste également que le lien intentionnel soit ce qui fasse d'un objet ce qu'il est. Dans sa présentation de la «réduction phénoménologique»¹⁹, il montre pourtant avec beaucoup de pédagogie comment Husserl en vint à considérer les objets comme des «accusatifs» pour des expériences intentionnelles. Mais ce que Ryle rejette, c'est l'hypothèse selon laquelle ils ne seraient que cela, hypothèse qu'il qualifie d'«idéalisme subjectif», de «solipsisme»²⁰, de «subjectivisme»²¹ et de «métaphysique égocentrique»²². Il la dit aussi «auto-contradictoire»²³ : l'intentionnalité, dit-il, n'est proprement relation que si la conscience est reliée à quelque chose d'autre. Or, si l'objet n'est rien d'autre que l'accusatif de la conscience, il est seulement une des caractéristiques, une

¹⁸ *Compte-rendu de Martin Heidegger, «Sein und Zeit», op. cit., pp. 42-43.*

¹⁹ *Phénoménologie, op. cit., p. 52.*

²⁰ *Compte-rendu de Martin Heidegger, «Sein und Zeit», op. cit., p. 33.*

²¹ *Ibid.*, p. 44. Cfr aussi pp. 32-33 : «la conscience est *constitutive* de tous les objets qui sont (ou prétendent être) transcendants».

²² *Phénoménologie, op. cit., p. 54.*

²³ *Ibid.*, p. 56.

«differentia»²⁴, de l'acte de conscience. Et puisque Husserl parle volontiers de «signification» à propos du lien intentionnel, Ryle souligne que, pour signifier, une expression doit être utilisée «référentiellement»²⁵, doit renvoyer à un «sujet d'attributions»²⁶ dont l'existence ne dépend ni du symbole utilisé pour y renvoyer ni de l'acte de conscience qui associe ce référent à ce symbole²⁷. Avec l'empirisme, le second enfant-chéri de Ryle — et de nombreux philosophes anglo-saxons du 20^e siècle —, c'est donc le «réalisme», du moins celui qui affirme que «ce que je sais être vrai est ainsi que je le sache ou non»²⁸.

Un tel réalisme amène Ryle à contester la théorie des objets intentionnels pour une autre raison encore. Contre Brentano pour qui «tout acte de juger ou de sentir doit être fondé dans un acte d'«avoir une idée» (*Vorstellen*)»²⁹, Ryle soutient que «connaître n'est pas une espèce définissable de «conscience de...» parmi d'autres, c'est quelque chose qui doit intervenir dans la définition de croire, fantasmer, deviner, vouloir et le reste». «Par conséquent, dit-il, l'intentionnalité des actes mentaux doit être définie en termes, non de «conscience de...», mais de «connaissance de...»³⁰. Et c'est bien sûr pourquoi une des critiques majeures qu'il adresse à Heidegger, c'est de ne s'être pas aperçu que la manière la plus primitive d'«être-un-je», manière que supposent toutes les autres, est la connaissance³¹. Si Ryle privilégie «la connaissance de...», c'est parce qu'elle lui semble, contrairement à la «conscience de...», supposer des objets et des vérités indépendants de l'acte qui les connaît. Savoir que p, comme le formaliseront les logiques épistémiques, c'est juger que p et *p vrai*.

24 *Ibid.*, p. 55.

25 *Ibid.*, p. 56. Position qu'il défend encore dans deux articles de 1933 : *Imaginary objects* (in *Proceedings of the Aristotelian Society*, supp. vol. 12, 1933, pp. 18-43) et *About* (in *Analysis*, vol. 1, 1933, pp. 10-12). Dans le premier de ces articles, Ryle soutient d'ailleurs à plusieurs reprises que «les objets imaginaires ne sont pas des objets» (pp. 31, 35, 41).

26 *Phénoménologie*, *op. cit.*, p. 55.

27 *Compte-rendu de Martin Heidegger*, «*Sein und Zeit*», *op. cit.*, p. 43.

28 *Phénoménologie*, *op. cit.*, p. 56.

29 *Compte-rendu de Martin Heidegger*, «*Sein und Zeit*», *op. cit.*, p. 26.

30 *Phénoménologie*, *op. cit.*, p. 56.

31 *Compte-rendu de Martin Heidegger*, «*Sein und Zeit*», *op. cit.*, p. 38 et p. 43.

On se retrouve ici au lieu de contentieux évoqué ci-dessus. Si Ryle condamne comme idéaliste la théorie des objets intentionnels, c'est parce qu'il doute que ceux-ci soient «de véritables objets, c'est-à-dire des sujets d'attributions»³². Pour Ryle, l'objet doit dépasser le simple contenu de l'acte intentionnel de telle façon qu'il soit possible de l'analyser à nouveaux frais, de lui découvrir de nouvelles propriétés. Or cela, nous le savons, est une des thèses majeures de la phénoménologie husserlienne. Car telle est bien la véritable portée de la formule «toute conscience est conscience de quelque chose», que ce quelque chose soit au-delà des seules propriétés que lui attribue l'acte de conscience dont il est l'objet, si bien qu'il peut être également l'objet d'autres actes intentionnels — y compris d'actes intentionnels d'autres sujets. Ryle lui-même en était parfaitement conscient en 1927 lorsqu'il expliquait la relation intentionnelle dans les mots suivants : «C'est l'essence de la conscience (dans les actes de savoir, vouloir, désirer, sentir, etc.) d'être de quelque chose au-delà d'elle-même — à savoir d'un objet qui est indépendant de l'acte par lequel ma conscience se rapporte à lui. [...] la connaissance est essentiellement auto-transcendante, si bien que nous pouvons dire "pour que l'objet X soit connu être comme ci et comme ça, il doit l'être sans égard à un (ou des) accomplissement(s) de cet acte de connaissance"»³³.

Une telle conception est d'ailleurs supposée par la théorie phénoménologique des essences³⁴ que Ryle évoque à plusieurs reprises dans les trois textes. Dans ces différents passages, cependant, Ryle se borne à présenter l'intuition éidétique comme «une intuition analogue, ou

³² *Phénoménologie, op. cit.*, p. 55.

³³ *Compte-rendu de Roman Ingarden, «Essentielle Fragen», op. cit.*, p. 23. «Deux actes de dates différentes peuvent avoir le même objet» (*Phénoménologie, op. cit.*, p. 55). Dès lors, la relation «acte connaissant-objet» est différente de la relation «créateur-créeation» (*Compte-rendu de Roman Ingarden, «Essentielle Fragen», op. cit.*, p. 23).

³⁴ Ryle lui-même en est parfaitement conscient quand il écrit : «En révolte ouverte contre l'idéalisme subjectif [...], ils [les phénoménologues] vont plus loin et plus profondément que les réalistes anglophones ont l'habitude de le faire. Car au lieu de se limiter au problème de la connaissance et d'énoncer simplement l'indépendance de l'objet vis-à-vis de l'acte de connaissance, ils attaquent radicalement la logique nominaliste [...] essayent de la remplacer par une logique objectiviste — une logique des essences objectives» (*ibid.*, p. 18).

plutôt parallèle»³⁵ à l'intuition sensible et à trouver suspecte, en bon empiriste qu'il est, cette «doctrine d'une intuition particulière pour les objets "idéaux" ou "a priori"»³⁶, pour des «entia rationis»³⁷, pour des «objets semi-platoniciens qui sont hors de l'espace et du temps»³⁸. A un seul endroit, il utilise l'expression «intuition exemplaire»³⁹, qui suggère la méthode de recherche des essences par variation imaginaire à partir d'exemples, méthode qui est la meilleure preuve que certaines des propriétés des objets intentionnels peuvent être découvertes par l'analyse⁴⁰.

³⁵ *Compte-rendu de Roman Ingarden, «Essentiale Fragen», op. cit., p. 22 ; cfr aussi Phénoménologie, op. cit., p. 49.*

³⁶ *Compte-rendu de Roman Ingarden, «Essentiale Fragen», op. cit., p. 24.*

³⁷ *Compte-rendu de Martin Heidegger, «Sein und Zeit», op. cit., p. 30.*

³⁸ *Phénoménologie, op. cit., p. 49.*

³⁹ *Compte-rendu de Martin Heidegger, «Sein und Zeit», op. cit., p. 31.* A cet endroit, Ryle renvoie à deux passages de *Statement and inference* (London, Oxford University Press, 2nd ed., 1969) où Cook Wilson, loin cependant de formuler explicitement une théorie analogue à la méthode husserlienne des variations imaginaires, semble au plus proposer, pour analyser les notions de jugement d'une part, de colère d'autre part, d'utiliser ce qu'on appelle des «contrefactuels». Ainsi, il dit à la page 277 : «La notion de jugement est unique, elle ne peut être réduite à aucune autre dénomination. Nous devons simplement reconnaître en elle son caractère universel à travers les cas où nous l'exerçons» et à la page 328 : «Il n'y aurait pas de colère si on ne pensait pas d'une façon ou d'une autre que l'agresseur ait causé et voulu expressément le préjudice subi [...] nous ne pouvons nous passer d'aucun de ces éléments. Ils sont absolument nécessaires à la colère et, *s'ils ne sont pas là, il n'y a pas de colère*». [Nous soulignons].

⁴⁰ En 1946, dans un *Compte-rendu de Martin Farber, «The foundations of phenomenology»* (in *Philosophy*, vol. 21, 1946, pp. 263-269), Ryle revient encore sur la notion husserlienne d'intuition éidétique et en parle dans les mêmes termes : il s'agit de «percevoir» des *entia rationis*. Croyant combattre la théorie husserlienne de recherche des essences, il dit notamment : «Nous élucidons la signification des termes en établissant les règles de leur usage et non par une quelconque opération de contemplation [*gazing*] de ce qui porte cette étiquette» (p. 267). Mais lorsque, à Royaumont, il dégage certains des éléments essentiels de notions telles que «prendre du plaisir», «imaginer», «posséder», «croire» ou «prouver» en analysant l'usage des termes — verbes — correspondants, il ne manque pas d'auditeurs — phénoménologues ou non — pour lui faire remarquer que cette démarche est précisément le fondement de l'intuition éidétique qu'il décrie. Ainsi, le père Von Breda : «Beaucoup de vos descriptions, pour quelqu'un qui comme moi suit de près les suggestions de Husserl, sont non seulement intéressantes mais extrêmement instructives [...]. Il me semble [...] que beaucoup de phénoménologues pratiquement en Europe, à la suite de Husserl, le même genre d'analyse qui a cours à Oxford» (*La phénoménologie contre «The Concept of Mind», op. cit., p. 87*). Ayer confirme cette impression ; à propos des travaux de son collègue d'Oxford, il dit : «Il n'est pas impossible que ce soit le genre de recherche que certains disciples d'Husserl

Puisque donc les objets intentionnels peuvent être «partagés», tous les qualificatifs d'«égocentrique», de «solipsiste» ou de «subjectiviste» utilisés par Ryle pour qualifier la métaphysique husserlienne doivent tomber. Le seul qui puisse subsister, c'est peut-être celui d'idéalisme — et celui de «subjectivisme» si on entend l'adjectif «subjectif», non dans le sens de «propre à un sujet particulier», mais de «relatif à un sujet quelconque, c'est-à-dire au je transcendantal» — puisque la différence qui oppose toujours Ryle et Husserl, c'est que, chez ce dernier, l'objet, quoique indépendant de tel ou tel acte intentionnel, reste toujours objet intentionnel. Il ne possède de nouvelles propriétés qu'à travers d'autres actes intentionnels.

La philosophie première

Que les objets ne soient jamais que les corrélats d'actes intentionnels — même s'ils ne se réduisent pas à être le corrélat de tel ou tel acte particulier —, c'est enfin ce qui explique la prétention de la phénoménologie — et que Ryle lui reproche⁴¹ — à tout englober dans son domaine d'études et à fonder toutes les autres sciences. En effet, «la phénoménologie est la science "éidétique" des expériences intentionnelles comme telles»⁴² ; son objet de recherches est «le type ou la structure-type»⁴³ des actes intentionnels «dans lesquels il [l'objet] a son sens-pour-moi [entendez pour le "je transcendantal"]»⁴⁴. Dès lors, si «tout et n'importe quoi a un sens-pour-moi»⁴⁵, la phénoménologie recouvre tout; si tous «les objets particuliers d'études et d'intérêts tels que la physique, la biologie, l'astronomie, la psychologie, et les autres sciences naturelles — histoire, sociologie,

préconisent» (*ibid.*, p. 91). Et Merleau-Ponty : «Je ne vois pas bien ce qui nous sépare [...]. M. Ryle, lorsqu'il étudie l'imagination, ne se borne pas à recourir au trésor du langage commun, qui emploie le mot d'imaginer et le mot d'imagination, pour voir dans quels sens non-contradictaires ce terme peut être employé. Il me semble qu'il se réfère — je n'ose pas employer des mots tabous, mais enfin il le faut — à l'expérience que nous avons de l'imaginaire» (pp. 94-95).

⁴¹ *Compte-rendu de Martin Heidegger, «Sein und Zeit», op. cit., p. 32 et p. 42, Phénoménologie, op. cit., p. 57 et pp. 58-59.*

⁴² *Compte-rendu de Martin Heidegger, «Sein und Zeit», op. cit., p. 32.*

⁴³ *Ibid.*, p. 31.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 42.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 42.

économie ainsi que droit, affaires, politique — et, en un mot de toute préoccupation intellectuelle, pratique et émotionnelle [...] ont et ont essentiellement pour nature d'être des constituants d'expériences"⁴⁶, la phénoménologie est «la philosophie première, ou la science des sciences. Elle et elle seule a pour sujet le *summum genus* des objets de toutes les autres sciences et de tous les autres intérêts"⁴⁷. Et ceci ne doit qu'à moitié étonner Ryle, lui qui reconnaissait qu'une science des essences — or l'«intuition» éidétique est une des modalités du lien intentionnel — serait «évidemment d'une importance de premier niveau pour la logique, la philosophie et la science en général»⁴⁸.

Une question de Ryle reste cependant ouverte, celle qui demande si les raisonnements de phénoménologues — et notamment ceux que nous avons ici reconstruits — sont purs de toute présupposition⁴⁹, de toute construction métaphysique⁵⁰.

Et, à cet égard, l'ultime grief que Ryle fait aux phénoménologues porte peut-être autant sur le fond que sur la forme. Le vocabulaire qu'ils utilisent — le titre «plutôt trompeur»⁵¹ de phénoménologie, les «nombreux emprunts à la terminologie philosophique établie qui, bien que nécessaires, sont en tout cas déroutants»⁵², la «hiérarchie imposante des *Wesen, Wesenheit, Idee, Natur, Eidos, Wesens, Gesetz, Morphe*, etc.»⁵³ et bien sûr le difficile lexique heideggerien de «termes nouveaux, pour la plupart des composés à rallonge de mots et expressions quotidiennes «élémentaires»⁵⁴ —, ce vocabulaire, à la fois fastidieux et suspect, fut certainement un obstacle sérieux à l'acceptation des thèses phénoménologiques par les spécialistes anglo-saxons de l'analyse du langage.

⁴⁶ *Phénoménologie*, *op. cit.*, p. 53.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 53.

⁴⁸ *Compte-rendu de Roman Ingarden, «Essentiale Fragen», op. cit.*, p. 22.

⁴⁹ *Compte-rendu de Martin Heidegger, «Sein und Zeit», op. cit.*, p. 33.

⁵⁰ *Compte-rendu de Martin Heidegger, «Sein und Zeit», op. cit.*, pp. 40-41, *Phénoménologie*, *op. cit.*, p. 49.

⁵¹ *Phénoménologie*, *op. cit.*, p. 47.

⁵² *Compte-rendu de Martin Heidegger, «Sein und Zeit», op. cit.*, p. 36.

⁵³ *Compte-rendu de Roman Ingarden, «Essentiale Fragen», op. cit.*, p. 24.

⁵⁴ *Compte-rendu de Martin Heidegger, «Sein und Zeit», op. cit.*, p. 35.

Sans réel préjugé défavorable, enthousiaste même vis-à-vis des recherches d'Ingarden sur les questions essentielles — recherches dont l'objet et les méthodes s'apparentent d'ailleurs très fort à de la philosophie analytique du langage⁵⁵ — et déterminé à «suivre avec l'intérêt le plus profond les explorations de cette "philosophie sans présupposition" dans la région difficile des premiers principes»⁵⁶, Ryle, plein d'honnêteté intellectuelle dans l'étude des textes phénoménologiques, mais défenseur jaloux de l'empirisme et du réalisme, n'en arrive pas moins à conclure que la phénoménologie «aboutira soit à un subjectivisme auto-réfutant soit à un mysticisme verbeux»⁵⁷.

S'il est difficile d'évaluer le rôle précis que ces trois textes introductifs ont joué sur le monde anglo-saxon⁵⁸, les critiques qu'ils contiennent sont en tout cas emblématiques d'un certain regard porté sur la phénoménologie par celui-ci⁵⁹. Gageons donc que l'incompréhension ne pourra être réduite qu'en réaffirmant avec force que la réduction phénoménologique, loin d'être un repli solipsiste du sujet sur sa sphère phénoménale, est accès à un monde d'objets partagés ; que l'expérience sensible, loin d'être déclassée au profit d'une quelconque «expérience interne», est une des modalités privilégiées de l'intentionnalité ; et que la terminologie phénoménologique, loin d'être une résistance à l'analyse du langage, est au contraire issue d'une réflexion sur la nécessité de redéfinir à nouveaux frais les expressions du langage pour les débarrasser des préjugés qu'ils véhiculent.

⁵⁵ Pour Ryle, l'ouvrage de Ingarden consiste surtout «à déblayer le terrain, à clarifier et régulariser la terminologie» (*Compte-rendu de Roman Ingarden, «Essentiale Fragen», op. cit., p. 22*).

⁵⁶ *Ibid.*, p. 24.

⁵⁷ *Compte-rendu de Martin Heidegger, «Sein und Zeit», op. cit., p. 44*.

⁵⁸ Notons tout de même que, lorsque paraît la prestigieuse *Encyclopaedia of Philosophy* (Paul Edwards ed., London, McMillan, 1967), l'article *Phenomenology* de 1932 est cité parmi les neuf textes de référence en anglais — dont sept des années 1960 — de l'entrée *phénoménologie*.

⁵⁹ Ce regard, Ryle lui-même ne le modifiera plus. Trente ans plus tard, à Royaumont, ce sont les mêmes reproches qu'il adressera à Husserl : le titre déconcertant de sa discipline (p. 66), la prétention de celle-ci à tout englober et à fonder les autres sciences (pp. 67-68), le statut des objets intentionnels (p. 74) et la possibilité de contempler et décrire les essences (pp. 74-75).